

fants auprès de leur mère; seuls ils pouvaient visiter la pauvre folle.

Des années passèrent ainsi sans amener aucun changement notable. Charles, malgré son état, ne pouvait se faire à l'oisiveté; il lui fallait du mouvement, une occupation quelconque; car, pour les soins que réclamait l'éducation de ses deux enfants, comme pour l'administration de la fortune commune, il s'en rapportait complètement à sa belle-mère. Il sollicita donc, et il obtint facilement, le modeste poste de consul des États-Unis au Japon; là, il se fit remarquer comme partout ailleurs; sa correspondance attira l'attention sur lui; et, au bout de trois ans, il fut élevé au rang d'ambassadeur et nommé à Pékin. Il fut assez habile et assez heureux pour rendre service et à son gouvernement et à la Chine lors de l'affaire de l'île Formose; à cette occasion, l'empereur de Chine lui fit don d'un sabre d'honneur enrichi de brillants. Il eut aussi la bonne chance de trouver, en Chine, des ouvriers assez habiles pour lui restituer un nez à la place de celui qu'il avait perdu; et ce travail fut exécuté avec assez de soins et d'intelligence pour que M. Legendre ne fût point trop défiguré (1).

A New-York, le temps avait aussi marché; les deux enfants avaient grandi, sans avoir une seule fois revu leur mère; la pauvre folle était toujours dans le même état: aucune lueur d'espoir; rien ne pouvait faire présager un changement favorable.

---

(1) Diverses tentatives avaient été faites à New-York avec peu de succès, nous écrit M. Bonnassieux. « Lors du dernier voyage à Paris de M<sup>me</sup> Charles Legendre, ajoute-t-il, je lui demandai la photographie de son mari, mais elle n'osa pas me la promettre, me disant qu'il l'avait déjà refusée à sa mère pour ne pas lui faire de la peine, et que ce même sentiment le retiendrait certainement. Je n'insistai pas. »